

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 67 (1922)
Heft: 10

Artikel: Le canon d'infanterie [fin]
Autor: Fleurier, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340572>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le canon d'infanterie.

(Fin.)

VI

Le système Jouhandeau-Deslandres (J-D N° 2).

Il nous reste maintenant à étudier un véritable système d'artillerie d'accompagnement, fondé sur des principes tout à fait originaux, et dû à la collaboration de deux inventeurs remarquables, les colonels Jouhandeau¹ (de l'artillerie), et Deslandres (du génie) dont nous avons mentionné un premier essai en 1915.

Si ledit système a subi trop longtemps une opposition qui n'est guère explicable, s'il n'a été appliqué que tardivement et partiellement, il n'en est pas moins fort intéressant, et certains résultats réalisés par ses inventeurs restent désormais acquis, et seront, croyons-nous, le point de départ d'importants perfectionnements balistiques.

Le mortier d'accompagnement J-D de 75 est d'ailleurs aujourd'hui réglementaire dans l'armée française, au même titre que le Stokes. Certaines unités en sont munies à raison de 2 pièces par bataillon, à la place du mortier Stokes.

Principes. Au lieu de partir du canon, comme dans la plupart des autres systèmes d'artillerie d'accompagnement, et de faire tirer par ce canon un projectile plus ou moins quelconque, le système J-D part de l'obus.

Les inventeurs ont compris qu'il fallait un obus d'abord très vulnérant, puis facile à transporter.

1° Tiré normalement, non pas en tir tendu, mais en tir vertical ou du moins courbe, l'obus atteint le sol suivant un angle très grand. Donc toute la gerbe reste à l'extérieur du sol,

¹ Mort en 1921. A été l'auteur de nombreux projets, inventions et perfectionnements de l'armement.

tandis que dans le tir percutant du 75 de campagne, presque toute la nappe inférieure de la gerbe s'enterre.

2° En outre l' « obus léger » J-D est lancé à une faible vitesse initiale, suffisante pour le tir courbe et les petites distances auxquelles le canon d'infanterie doit être employé. Donc on peut, sans craindre un déchirement du projectile au moment du départ du coup, lui donner des parois minces en acier spécial, donc une très grande capacité d'explosif, donc un très grand nombre de petits éclats.

Ces particularités assureront au tir du J-D un effet nocif infiniment supérieur — aux petites distances bien entendu — à l'effet nocif du 75 de campagne.

En effet si un obus de 75 de campagne (poids : 5 kg. 200 dont 770 grammes de mélinite) tiré en tir vertical a un rendement nocif représenté par 10 au kilogramme, l'obus léger J-D (poids : 3 kg. 200 dont 900 gr. de mélinite) a, dans les mêmes conditions, un rendement de 33 au kilogramme, donc 3 fois plus fort.

Si au lieu d'être tiré en tir vertical, l'obus de 5 kg. 200 est tiré en tir tendu (cas normal), le rendement nocif est encore 3 fois moindre qu'en tir vertical. L'effet nocif du projectile de 5 kg. 200 est alors 9 fois moindre que celui du projectile de 3 kg.

Ce dernier projectile est donc très vulnérant, mais moins encore cependant que l'obus allongé J-D, qui pour un poids total de 3 kg. 750 transporte 1250 gr. d'explosif. C'est une véritable « marmite » ; c'est, mieux encore que l'obus allongé de 80 de montagne, la « marmite minima ».

A ces deux projectiles (dont le deuxième n'est pas actuellement réglementaire) s'ajoute un excellent obus incendiaire et fumigène.

3° Autre innovation du système J-D : le projectile n'a pas d'empennage. Il est muni de deux tenons en cuivre, diamétralement opposés, entrant dans les deux rayures hélicoïdales de l'âme, car le mortier est rayé comme les minenwerfer allemands.

Il est ainsi suffisamment maintenu sur sa trajectoire, et la précision est satisfaisante. (Elle n'est, à vrai dire, pas tout à

fait satisfaisante dans le modèle J-D léger, et c'est là son principal défaut.)

4° L'obus est introduit par la bouche, et la charge par la culasse. Contenu dans une douille de 37, elle est fort ingénieusement composée d'une charge de base et de 2 appoints inégaux préparés à l'avance, ce qui donne 4 combinaisons distinctes et fait varier la portée qui pour l'obus de 3 kg. est de 1030 mètres au maximum.

La rapidité du tir peut atteindre 8 à 10 coups à la minute. Etant donnée la faible vitesse initiale, l'obus a peu de pénétration. C'est un projectile de surface. Pour les effets destructifs, le système J-D emploie d'autres moyens, étudiés plus loin.

Les inventeurs ont essayé de réaliser un canon-omnibus qui puisse agir soit en tir vertical, soit en tir courbe, soit même en tir demi-tendu, au moyen d'un collier de serrage, qui maintient la pièce à une inclinaison qu'on peut faire varier (80° au maximum). Mais le tir tout à fait tendu ne peut être réalisé.

Transport. Le mortier actuellement réglementaire est du type léger. Il ne pèse que 46 kg., divisibles en deux fardeaux : tube et culasse d'une part, sur l'épaule d'un servant, et d'autre part l'affût et une plateforme très légère maintenue sur le dos d'un deuxième servant au moyen de bretelles.

Les projectiles peuvent être portés à raison de 8 obus de 3 kg. et leurs fusées au moyen d'un baudrier, par un homme, ou de 7 obus dans 2 sacs formant chasuble, faisant également la charge d'un homme.

En dehors du combat, le matériel est transporté soit sur voiture légère, soit au moyen d'un groupe de 4 mulets par pièce (portant un mortier et 100 projectiles).

Le prix du mortier léger en 1917 était de 2000 francs.

Le mortier J-D a eu beaucoup de peine à voir définitivement le jour. Il a fait cependant ses débuts au front dès l'attaque de Moronvilliers (avril 1917), où chaque régiment de la 45^e division d'Afrique était muni d'un groupe de 4 mortiers. Leur rendement fut très satisfaisant.

Le J-D est le seul engin du système qui soit actuellement

employé. Malgré ses quelques imperfections, il met à la disposition de l'infanterie une véritable bouche à feu qui lui permet de régler par ses propres moyens bien des problèmes, de venir à bout toute seule de bien des résistances, surtout de la part d'un ennemi peu abrité. Efficacité meurtrière considérable, effet moral important, précision suffisante, transport très aisé, telles sont les qualités incontestables de ce matériel.

Tandis que le Stokes gagne à être employé par batterie et le 37 par pièce isolée, le J-D semble devoir, en règle générale, agir par sections de 2 mortiers. Moins gros mangeur de munitions que le Stokes, le J-D n'est pas comme lui l'arme des barrages infranchissables. C'est un bon outil de bataillon, qui peut déjà agir efficacement par quelques obus seulement, pour la réduction ou l'incendie d'un centre de résistance, par exemple. D'autre part, il n'a pas la précision du 37, et on ne peut lui demander, comme au 37, le coup d'embrasure immédiat.

Les inventeurs se sont bien rendu compte des défauts du mortier de 46 kg. En réalisant un engin très léger et un projectile très léger, ils sacrifiaient aux facilités de transport et aux propriétés vulnérantes, d'autres qualités bien désirables aussi : portée ¹ ; justesse due surtout à la stabilité de la plateforme, c'est-à-dire à une plateforme lourde ; enfin pouvoir destructif.

Aussi les colonels Jouhandeau et Deslandres ne se sont-ils pas contentés de présenter le modèle aujourd'hui adopté pour l'infanterie française. Ils ont mis sur pied tout un système, dont nous croyons utile de donner un aperçu d'ensemble.

¹ On s'est trouvé obligé d'augmenter la portée des engins de tranchée, non pas tant pour augmenter la zone qu'ils devaient bouleverser — ce qu'on leur demandait, c'était de détruire la 1^{re} position ennemie, c'est-à-dire une profondeur de 500 m. environ — que pour les écarter des occupants des lignes avancées, sur lesquels ils risquaient d'attirer de sévères représailles. La question pour les canons d'infanterie, se pose différemment et se résout par les mêmes exigences. L'augmentation de la portée des mortiers d'accompagnement, qui a amené la mise en service du projectile Brandt-Maurice pour le Stokes a pour but de permettre à ces engins d'attaquer la mitrailleuse à une distance où son tir n'est plus ajusté, c'est-à-dire à 1000 mètres au minimum. Le mortier léger de J.-D. a une portée qui ne dépasse guère 1000 mètres. Il est donc obligé, pour rester efficace, de se maintenir en deçà des portées dangereuses de la mitrailleuse. Un mortier léger qui resterait très précis jusqu'à 2000 mètres serait la contremitrailleuse idéale.

Au modèle léger ils ont ajouté :

le *modèle moyen* de 105 kg. (dont un certain nombre d'exemplaires ont été envoyés à Salonique pour l'armée d'Orient. Ils se prêtent particulièrement aux opérations en montagne) ; et le *modèle lourd* de 200 kg.

Ils reposent sur les mêmes principes que le modèle léger, mais leur tir peut atteindre 2000 m. environ.

Les prix, naturellement, augmentent : le modèle moyen vaut 2500 fr., le modèle lourd 3000 fr. ¹.

L'accroissement de portée n'est pas la seule amélioration correspondant à l'augmentation de poids (et de prix).

Dans le modèle de 105 kg., il est possible, moyennant une surcharge d'une centaine de kilogrammes, de fixer sur la même plateforme, au lieu du tube de 75, un tube de 120 mm. On tire alors un obus du poids de 10 kg. 800 contenant 5 kg. de mélinite (soit un rendement en explosif de 47 %, supérieur d'un quart environ à celui de la bombe légère de 58).

Le modèle lourd peut être pourvu lui aussi, indifféremment, d'un tube de 75 ou d'un tube de 120. Dans ce cas, le tube de 120 peut envoyer non seulement l'obus de ce calibre (à 1500 m. environ), mais une bombe dite « bombe mortier » à empennage très léger, contenant 15 kg. d'explosif.

En fait de projectiles, le mortier devient alors vraiment *omnibus*. Il peut tirer en effet soit :

l'obus léger de 75 de 3 kg.,

l'obus allongé de 75 de 3 kg. 750,

l'obus de campagne de 75 de 5 kg. 200,

l'obus de 120 avec tube spécial,

la bombe mortier, qui est une véritable torpille d'effet destructif très sérieux.

Ce n'est pas tout encore. Ce système de 2 tubes produisant une incontestable complication, et ne pouvant réellement être utilisé qu'en période de stabilisation et non pas de déplacement, il a été proposé une bombe Mortier de 75 à empennage léger,

¹ On a calculé que le prix d'un seul canon de 155 à grande puissance représentait celui de 80 mortiers, modèle moyen, et de plus de 60 mortiers, modèle lourd. Cette comparaison n'a pas pour objet, bien entendu, de faire supposer une équivalence tactique entre deux matériels aussi profondément dissemblables à tous égards, mais de montrer le bon marché relatif des canons d'infanterie.

portant 4 kg. 500 d'explosif, et pouvant être lancée par le modèle moyen, *sans tube spécial*. Ce mortier, qui pèse sensiblement moins qu'une pièce de montagne, peut donc envoyer une torpille dont l'effet destructif est déjà notable.

Enfin le système J-D a été complété par un lance-grenades, arme de compagnie, à auto-percussion, comme le Stokes. Le poids de l'engin ne doit pas dépasser 25 kg.

Projectiles prévus : obus de 75 de 3 kg. Portée maximum 600 m.; grenade spéciale à empennage de 1 kg. 500. Portée maximum 1000 m.

Ce matériel n'a pas été, croyons-nous, mis en service.

VII

L'artillerie d'accompagnement dans les grandes offensives de 1918. Offensives allemandes.

Au début de 1918, Ludendorff se décide à des attaques qu'il veut décisives.

Il a pu constater l'utilité des canons d'accompagnement des Français. D'autre part, les minenwerfer ont fait leurs preuves d'efficacité balistique. Ils ont aussi fait leurs preuves d'efficacité tactique dans la guerre de stabilisation et dans ces offensives courtes et limitées qu'ont été les coups de main.

Il ne s'agit donc que de leur donner la mobilité par une adaptation ingénieuse. Ce sera une bonne solution, pratique et rapide, de l'emploi total des moyens utilisables pour le but décisif. A chercher une solution plus perfectionnée, la solution la meilleure, on risque d'arriver après la bataille.

Quel est le but de l'offensive allemande de mars 1918 et des suivantes : Sortir des tranchées, obtenir la rupture rapide du front allié, atteindre enfin des objectifs géographiques.

Vitesse des attaques, protégées par un barrage roulant très dense et très soigné, cherchant non pas à anéantir l'ennemi, mais à le paralyser : telle va être la caractéristique de Ludendorff.

L'artillerie de tranchée ne sert plus à rien dans la tranchée. On va l'adapter à son nouveau rôle, et comme nous le faisons prévoir au début du présent travail, l'artillerie de tranchée

allemande va se transformer en artillerie d'accompagnement.

Les 245 seuls, trop lourds, seront laissés sur place, et participeront seulement au bombardement initial de 5 heures sur les premières lignes (offensive de mars).

Les 170 seront mis sur roues, et rendus ainsi relativement mobiles. Ils seront poussés très en avant, et leur ravitaillement fera l'objet de soins tout particuliers. On conçoit à quel point il sera laborieux, si on se rappelle le poids de leur projectile (50 kg.).

Mais si le 170 devient mobile, il ne peut devenir léger. Or pour une offensive de grande profondeur, il faut être léger.

Aussi les Allemands ne comptent-ils plus guère sur leurs très gros calibres ¹ usés à Verdun, ni même sur les 210 et les 150. Après le bombardement initial, les préparations de 1918, comme aussi les barrages, et en cas de recul les tirs massifs et désordonnés d'interdiction ², se font surtout par obus à gaz, lancés par les obusiers de 105, les canons de 77 et les minenwerfer de 75.

Ce minenwerfer doit être l'arme caractéristique de l'offensive avec la mitrailleuse légère. Il a été multiplié, comme elle, au delà de toute probabilité. L'armée allemande, en mars 1918, entame l'attaque avec 17 000 minenwerfer de 75. Chaque bataillon en reçoit 8 (servis par l'infanterie). Ces pièces ont été elles aussi, mises sur roues avec leur plateforme circulaire. L'engin reste encombrant et assez peu mobile. On lui adjoint — autre adaptation — quelques batteries de 77 sur roues basses pour « le combat rapproché ».

Aux minenwerfer légers, Ludendorff impose des rôles fort divers : ils prennent part au barrage roulant ; ils sont employés contre les résistances secondaires ou imprévues ; en d'autres termes « ils doivent, dit un rapport allemand, suivre pour combattre les mitrailleuses et pièces de défense rapprochée qui entrent en action au dernier moment ». On les charge d'agir par

¹ Exception faite pour les « Grosses Berthas », pièces fixes, d'emploi limité : action sur le moral de l'arrière, et de but particulier : tir sur Paris.

² Que les Français reconnaîtront bien vite comme annonceurs d'une retraite ennemie. Ces tirs, prolongée pendant toute la nuit à la faveur de laquelle s'opère la retraite, portent dans l'argot du front le nom de : « Tirs de la femme saouïe. »

leur tir demi-tendu contre les chars d'assaut, de concert avec les 77 qui agissent à tir tendu ; ils battront par leur tir courbe les angles morts où les chars pourraient se masser, on les verra même tirer contre les avions.

Guillaume II, dans un ordre à son armée, a rendu justice à leur action. Il est incontestable qu'ils ont servi de formidable appoint à l'artillerie allemande, au moins dans la première phase de chaque offensive.

Adaptés tant bien que mal à la guerre de mouvement, ils n'ont pas pu la soutenir bien longtemps. Ils suivent *pede claudo*, car même au début de l'offensive von Hutier, certaines divisions allemandes se plaignent, dans leurs rapports, d'avoir dû les laisser en plan surtout à cause des difficultés du ravitaillement. Néanmoins, à bien des endroits, les Allemands parviendront à les pousser tout à fait en avant, soutenant l'attaque d'infanterie de tout près. On en pourra juger par la quantité de pièces et de munitions qui tomberont entre les mains des Alliés lorsqu'ils reprendront l'offensive. Peut-être les difficultés de transport vaincues pendant la progression se sont-elles montrées insurmontables dans le désarroi du recul.....

...Et derrière les minenwerfer de 75, on trouvait abandonnés les minenwerfer de 170 et leurs grosses torpilles. Parfois les vainqueurs se demandaient comment les Allemands avaient pu les amener si vite et si près. Toujours est-il que la proportion des minenwerfer abandonnés était — sur certains points — beaucoup plus considérable que celle des pièces de campagne qui, plus roulantes, mieux attachées, moins exposées, moins risquées peut-être, arrivaient plus souvent à échapper, leurs emplacements étant marqués par des masses de projectiles non tirés.

L'abandon des minenwerfer et des projectiles, jonchant le terrain en quantité lors des attaques françaises de juillet, fut un symptôme nouveau, précurseur de la débâcle allemande, annonciateur certain de la victoire prochaine des Alliés.

Les causes en sont assurément d'ordre général ; elles sont stratégiques ; elles sont tactiques ; elles sont morales, mais elles sont aussi techniques :

L'abandon des minenwerfer, détail mais détail important,

montre une fois de plus le défaut des improvisations. Excellentes pièces de tranchée, fort efficace balistiquement dans la guerre de campagne comme dans la guerre de stabilisation parce qu'il avait été l'objet de longues et mûres études balistiques, le *minenwerfer* de 75 fut plus gêné que servi par sa lourde plateforme qui devait lui permettre des mises en batterie rapides. Il n'a pu être transformé en vraie pièce d'accompagnement, car dans la guerre de mouvement, la facilité du transport est une qualité essentielle, et le matériel doit être conçu — et non adapté — en vue de la réaliser ¹.

Offensives alliées. En juillet, retournement complet. Les Alliés prennent l'offensive et ne la quitteront plus jusqu'à l'armistice.

Ils délaissent définitivement leurs tranchées et tout le matériel encombrant et lourd de la lutte stabilisée.

L'artillerie de tranchée française vient d'être munie d'une arme excellente, le mortier de 150 lisse Fabry (modèle 1917). Cette pièce, à freins, tire à la vitesse de 4 coups à la minute un projectile à ailettes de 16 kg. 700 contenant 5 kg. 700 d'explosif. Portée maxima 2400 m. Grande précision. La pièce est très mobile et roulante. Un cheval suffit à la traîner. Affût et plateforme compris, elle ne pèse que 600 kg. en batterie. C'est une solution remarquable d'un problème longtemps cherché. Le mortier Fabry, servi par les batteries de bombardiers d'artillerie, peut être employé à la fois comme pièce de soutien rapprochée de l'infanterie, et comme pièce de bombardement rapide, vivement amenée, vivement mise en action, contre les centres de résistance fortement organisés. L'entrain des bombardiers et la certitude du succès l'entraîneront parfois à serrer jusque sur la première vague, à laquelle ils ouvriront la voie par leurs bombardements successifs. Une seule batterie tirera

¹ Dans la guerre de stabilisation, de position, de siège, on peut adapter un matériel ancien, et même fortement l'améliorer, si ses qualités balistiques initiales, vraiment supérieures, valent une rénovation. Ce fut le cas du matériel de Bange. Mais les perfectionnements apportés (nouvel affût, freins, fausse ogive, etc.) alourdiront presque toujours ce matériel au lieu de l'alléger. La question est tout autre pour un canon d'infanterie, car la légèreté est pour lui la qualité essentielle.

ainsi 800 torpilles dans la même journée, à la reprise de Moulin-sous-Touvent et de la ferme Thiolet ¹ !

C'est bien l'arme qui convient aux attaques en vitesse des dernières positions allemandes. Malheureusement toutes les divisions n'en ont pas.

L'infanterie est munie, par bataillon, de 1 canon de 37 et 2 mortiers Stokes ou J-D type léger. Il est à regretter que la question du transport des projectiles n'ait pas été résolue pour les mortiers. Dans bien des corps, l'instruction des bombardiers est insuffisante et le mortier d'accompagnement ne rend pas toujours les services nécessaires au cours de cette offensive qui, dans sa dernière phase, consiste essentiellement à réduire des îlots de mitrailleuses légères.

Lors de ces attaques à jet continu, l'infanterie aurait eu cependant besoin de leur appui constant. En effet, beaucoup d'autres moyens, sur lesquels on comptait se montent insuffisants :

a) *Le barrage roulant* d'abord, qui généralement franchit l'obstacle sans avoir eu le temps de l'anéantir. Il fait nettement faillite.

b) *Les préparations improvisées d'artillerie*, lourde ou de campagne. Les opérations se déroulent avec une telle vitesse, et l'encombrement est souvent tel à l'arrière, que dans bien des cas, le temps manque pour les organiser.

c) Puis *le tank léger* ou char Renault. Incomparable engin de nettoyage, luttant du fort au faible contre la mitrailleuse non casematée, le char Renault n'est cependant pas l'engin universel et définitif que son succès, en juillet 1918, a fait espérer pendant quelques jours. D'abord il ne doit être employé au minimum que par section de 5 chars. Donc, il ne peut être partout, et les mitrailleuses légères de l'ennemi sont partout. Puis les Allemands ont organisé avec une rapidité étonnante la lutte contre les chars, et les pertes de la nouvelle arme sont très lourdes. Son usure est rapide. Enfin, dans bien des circonstances, notamment sous bois, elle reste sans effet.

A défaut de mortiers d'accompagnement tout à fait au point, les Français emploient avec succès, ou leurs pièces de 37, ou les canons allemands pris, ou leur excellente grenade à fusil V-B, qui donne au fantassin la possibilité de faire du tir courbe, et

¹ Dans toute la journée, cette batterie qui finit par bombarder l'ennemi à 800 mètres, n'aura que deux blessés, ses 2 lieutenants. *Audaces fortuna juvat.*

lui rend de précieux services pour faire tomber les îlots. Enfin, de fructueux exercices, faits avant la dernière offensive de septembre-novembre, ont, malgré la résistance de certains artilleurs, généralisé une solution de fortune qui donne souvent d'appréciables résultats. Nous voulons parler *des sections avancées de 75*.

A la demande de l'infanterie, l'artillerie de campagne pousse en effet très en avant des sections de 75 mises à la disposition directe des officiers supérieurs d'infanterie. Grâce au terrain mouvementé et couvert où se déroulent les dernières phases de la lutte, elles peuvent approcher à courte portée des centres de résistance, et régler rapidement leur sort.

Exemple : le 8 octobre, devant le signal d'Orfeuil, les Français sont arrêtés depuis quatre jours par 3 blockhaus de mitrailleuses placés sur une crête dominant tout le pays. Ni les attaques de l'infanterie, ni le tir du canon de 37, ni les efforts des chars d'assaut n'ont pu en venir à bout. Une section de 75 du 47^e régiment d'artillerie est appelée. Elle se place dans un pli de terrain à 1200 mètres des blockhaus. En une heure elle les détruit. Dans la nuit, la crête d'Orfeuil est évacuée, et le lendemain matin l'offensive française peut reprendre sur Vouziers.

Néanmoins cette solution a l'inconvénient de disloquer l'artillerie de campagne et de lui faire prendre la place de l'artillerie d'accompagnement. Or la création de l'artillerie d'accompagnement a précisément pour but de débarrasser l'artillerie de campagne des missions d'appui rapproché, qui disperseraient ses efforts. Elle ne diminue pas son rôle : elle le simplifie. A chacun sa part. Application au champ de bataille du principe de la division du travail. Mais comme toute arme nouvelle, le canon (ou mortier) d'infanterie a besoin pour être utilisé tactiquement à plein et au bon moment, d'être étudié et employé d'abord dans de nombreux exercices. Les chefs d'infanterie doivent savoir ce qu'on peut lui demander, et ce qui est hors de sa portée ou de sa puissance. Seules, des manœuvres fréquentes et bien préparées peuvent lui assurer de sains principes d'emploi, et lui garantir un rendement efficace.

Conclusion.

Cette longue étude aura, nous l'espérons, prouvé au lecteur :
La nécessité du canon d'infanterie dans la guerre moderne.

Les qualités contradictoires qu'il doit réunir.

L'impossibilité jusqu'ici de trouver un engin absolument satisfaisant à lui tout seul.

C'est précisément parce que le canon d'infanterie bon à tout faire n'a pas encore été, sinon réalisé, du moins mis en service, que l'artillerie d'accompagnement compte encore tant d'adversaires. Néanmoins, elle figure définitivement dans l'armement de l'infanterie des grandes armées. Ses détracteurs les plus acharnés seraient bien embarrassés si on les prenait au mot et si on la supprimait.

La lutte contre la mitrailleuse, la lutte contre le blockhaus blindé, enfin la lutte contre le char d'assaut, veulent le canon d'infanterie.

Il est inutile de revenir sur la dotation en engins d'accompagnement aujourd'hui réalisée dans l'infanterie française.

La Reichswehr allemande a conservé par division 3 compagnies de minenwerfer légers, et quelques batteries de 77 pour le combat rapproché, qui sont en réalité des pièces d'accompagnement.

Enfin l'Angleterre est en train d'essayer deux types intéressants où le même canon peut faire du tir tendu et du tir vertical (ce dernier particulièrement destiné aux chars d'assaut):

1° Un engin de 57 mm. pesant 41 kg. avec affût démontable ; il tire deux obus, l'un de 2 kg. 720 pour le tir tendu ; l'autre de 4 kg. 100 pour le tir vertical.

2° Un engin de 46 mm. pesant 43 kg. et tirant également 2 projectiles : l'un de 1 kg. 360, l'autre de 2 kg. 720.

La multiplicité des engins essayés correspond à la multiplicité et à l'imprévu des tâches qui incombent au canon d'infanterie. Les progrès continuels de la technique aboutiront certainement à une solution satisfaisante. Le jour n'est pas éloigné sans doute où l'infanterie recevra un matériel d'accompagnement répondant aux nouvelles conditions du combat, matériel qui la renforcera sans la ralentir, et contribuera à lui assurer définitivement la place dont certaines phases de la grande guerre semblaient l'avoir bannie, mais que le dénouement lui a rendue, celle de *Reine des batailles*.

Jean FLEURIER.
